

[Saadi Lahlou](#)

La vraie valeur des repas: manger et imaginer

**Article (Accepted version)
(Unrefereed)**

Original citation:

Lahlou, Saadi (2002) *La vraie valeur des repas: manger et imaginer*. *Sciences humaines* (128). pp. 32-35. ISSN 0996-6994

© 2002 [Association de formation, d'études et de recherches en sciences humaines](#)

This version available at: <http://eprints.lse.ac.uk/33122/>

Available in LSE Research Online: June 2011

LSE has developed LSE Research Online so that users may access research output of the School. Copyright © and Moral Rights for the papers on this site are retained by the individual authors and/or other copyright owners. Users may download and/or print one copy of any article(s) in LSE Research Online to facilitate their private study or for non-commercial research. You may not engage in further distribution of the material or use it for any profit-making activities or any commercial gain. You may freely distribute the URL (<http://eprints.lse.ac.uk>) of the LSE Research Online website.

This document is the author's final accepted version of the journal article. There may be differences between this version and the published version. You are advised to consult the publisher's version if you wish to cite from it.

(2002) – Lahlou, Saadi. La vraie valeur des repas : manger et imaginer. *Sciences Humaines*. N°128, juin 2002 : 32-35. ISSN-0996-6994.

La vraie valeur des repas : manger et imaginer

Saadi Lahlou¹

La représentation : instrument de la vie de relation

Les êtres simples, qui agissent principalement par réactions réflexes, sont esclaves de leur situation immédiate. Les organismes plus complexes, comme l'homme, ont développé des systèmes sophistiqués de relation à l'environnement qui leur permettent de s'affranchir des contingences immédiates. Ils construisent à chaque instant des stratégies qui se déploient dans l'espace et le temps, examinent des états de choses possibles, évaluent les conséquences de dispositions différentes. Car ils sont capables de mobiliser des objets absents de leur champ de perception ; et cela grâce aux *représentations*. Les représentations sont la forme sous laquelle les « objets » (concrets ou abstraits) sont manipulés dans les processus cognitifs. Les représentations sont facilement transportables et permettent au sujet d'avoir à disposition tous ses objets de pensée, sans pour autant charger ses bagages ! Elles ne sont pas physiques, mais ont des effets dans le réel. Pensez à votre friandise favorite ; si vous êtes loin de votre dernier repas, cette pensée vous fera saliver. La représentation vous prépare à l'action. La représentation est donc une sorte de description/mode d'emploi, qui permet au sujet de construire des scénarios, des simulations mentales de manière à atteindre ses buts. Comme les représentations guident l'activité, il est précieux de connaître leur structure et leur fonctionnement pour comprendre les comportements.

L'étude de ces questions a donné lieu à une quantité considérable de travaux théoriques et empiriques, notamment dans la lignée du travail séminal de Moscovici (1961) sur les représentations sociales. Des progrès récents dans les techniques d'investigation permettent de déterminer les contenus et la structure d'une représentation donnée sous la forme d'une combinaison d'éléments.

Ces éléments permettent d'une part de caractériser l'objet de la représentation, notamment pour l'identifier en contexte ; d'autre part de l'utiliser, dans le raisonnement ou l'action. En reliant les caractéristiques de l'objet à des activités possibles, la représentation leur donne un *sens* (pour l'action). Car les représentations ont d'abord pour but d'être efficaces : qu'elles soient justes ou vraies, élégantes ou non, est moins important que leur simplicité et leur

¹ EHESS / Laboratoire de Psychologie Sociale, EDF R&D / Laboratoire de Design Cognitif

prédictibilité. Si l'homme de science cherche à prédire les phénomènes pour les contrôler, et pour cela tente d'en construire des modèles généraux (comment ça se fait que ceci arrive ?) l'homme de la rue, qui cherche à sa manière à maîtriser son destin, se construit des modèles des phénomènes et les utilise plus modestement pour vivre au quotidien (comment on fait dans ce cas là?). Les représentations du sens commun sont donc parfois assez différentes des représentations scientifiques. Les premières accordent par exemple bien plus d'importance aux aspects subjectifs et sociaux. Ainsi la représentation sociale d'une maladie, par exemple le SIDA, portera plus sur son vécu, ses conséquences sociales, les pratiques associées, que sur le mécanisme physiopathologique.

Les représentations sociales : de la connaissance distribuée

Les humains apprennent les représentations les uns des autres, ils les co-construisent, ils les font évoluer. Ils s'en servent dans la communication et la coopération au cours de la vie sociale. Car tous les actes de la vie quotidienne nécessitent une coopération, même les plus simples en apparence. Prendre un café au bistro n'est possible que grâce à une immense quantité de conventions entre les fabricants de café, les transporteurs, le barman, le fabricant de percolateurs, le consommateur, les services d'hygiène, etc. D'ailleurs, tous ces acteurs se sont servis d'une certaine représentation du café pour se mettre d'accord, et, d'un même mouvement, ont construit l'objet « café » qui lui correspond. La fonction des représentations sociales est précisément de faciliter la communication et la coopération sur les objets.

Ces instruments cognitifs que sont les représentations sont aussi des instruments sociaux, qui servent la coopération. C'est pourquoi on parle de « représentations sociales ». Puisque dans la vie en société, aucune action ne peut être véritablement isolée, les modes d'emploi ont forcément une dimension sociale. Les représentations sont ainsi sociales à un double niveau : d'une part, leur structure et leur contenu doit permettre la coopération, d'autre part, elles sont distribuées sur la population, chaque individu portant son exemplaire personnel du mode d'emploi. Leur étude nécessite donc une sorte d'épidémiologie des représentations, car l'objet d'étude n'est pas « une » représentation individuelle, mais bien à chaque fois, une *population* de ces représentations, l'ensemble des représentations hébergées par les membres du groupe, dans leur psyché ou dans leurs artefacts (livres, images, objets...). Chacun de nous a de « manger », du « café » ou de « la maladie » une représentation un peu différente. Comment ces modes d'emploi varient-ils dans une population ? Comment sont-ils, concrètement, mis en pratique ?

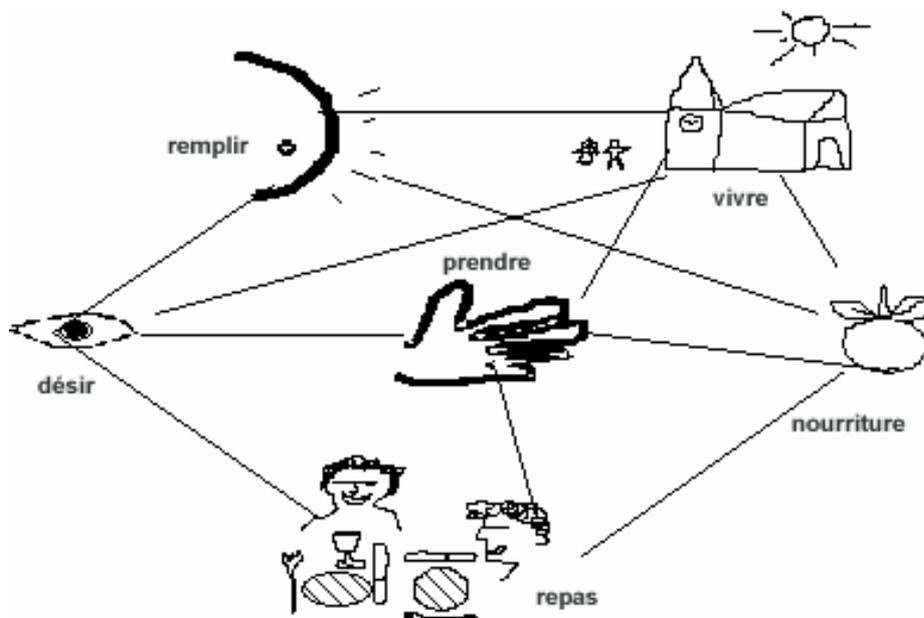
Diverses techniques pour reconstruire ces représentations à partir de l'interrogation des sujets humains ou de leurs pratiques ont été mises au point. On peut extraire des représentations directement par analyse de certains objets

culturels (voir encadré n°1 sur la méthode d'interrogation du dictionnaire par association libre), ou par enquête auprès des sujets. L'ordre de grandeur des variations dans une population semble, sur les cas que j'ai étudiés, du même ordre que les variations pour les organes biologiques, voire un peu plus élevé (comme il y a des grands nez et des petits nez). Elles restent suffisamment réduites pour que nous puissions communiquer.

La représentation du manger

Une représentation sociale est constituée d'éléments cognitifs de base, liés par association mentale. Certains éléments sont des schèmes moteurs (par exemple : « prendre »), d'autres des “objets” (par exemple : « aliments »). L'école aixoise, à la suite de Jean-Claude Abric, a montré que, pour une représentation donnée certains éléments, dits « centraux », étaient nécessaires et suffisants à l'identification de la représentation.

Dans le cas de “manger”, les éléments de base sont DESIR, PRENDRE, NOURRITURE, REPAS, REMPLIR et VIVRE. La représentation émerge localement avec des éléments pertinents tirés du contexte lui-même : *cette* faim que je ressens, *ce* fruit que je vois. En émergeant, et sauf contordre, elle se transforme en comportement par l'actualisation de l'élément moteur, ici, PRENDRE. Ceci produit par exemple le comportement de prise alimentaire, que l'on peut trivialement observer désir/ prendre / aliment / remplir. Dans d'autres circonstances plus sociales, la même représentation produira la prise en commun d'un dîner, articulant prendre / repas / vivre.



Pour la mise en pratique, une représentation, à un instant donné, identifie ceux de ses éléments présents dans le contexte (éléments instanciés), et tente de les assembler conformément aux schèmes d'action qu'elle contient. L'action

observée résulte en principe de l'agencement des éléments instanciés, suivant le schéma général de la représentation.

Donc, il se produit dans un même mouvement :

- l'émergence de la représentation en fonction du contexte
- son actualisation sous forme d'un programme d'action, ou son intégration dans la constitution d'une chaîne de pensée plus longue (raisonnement, communication)

Donc, certains éléments, comme je l'ai montré pour la représentation de manger, sont des éléments moteurs, et l'articulation (c'est-à-dire la combinaison séquentielle) de plusieurs éléments de la représentation est capable de produire un script comportemental. Sous cette forme, la représentation peut se présenter au sujet comme un guide pour l'action. La représentation de l'objet est ainsi un mode d'emploi, un guide pour agir en situation.

Le résultat, interprétation et action, résulte d'un même mouvement progressif de reconstruction, *in situ*, d'une instanciation particulière de la représentation sociale. Cette instanciation régénère une bonne forme représentative en s'appuyant à la fois sur des éléments présents dans le contexte (data) et dans la structure latente de la représentation sociale (lata). La construction de la représentation sociale a un caractère inévitable ; elle prend pour le sujet la forme d'une évidence, au même titre que les formes de la Gestalt. Le sujet ne peut s'empêcher de "voir" la représentation sociale lorsqu'il est mis en présence des éléments du noyau de la représentation².

L'anatomie des représentations sociales, telle qu'on la découvre par l'étude empirique, apporte des réponses originales à des questions théoriques difficiles. Par exemple, comment un modèle mental, général par construction, peut-il s'adapter efficacement à des situations particulières, par définition toutes différentes ? C'est que les éléments de la représentation se présentent non pas sous forme de descriptions théoriques, mais comme des *paradigmes*, c'est-à-dire des classes d'objets pouvant commuter pour une même fonction. Ainsi, pour manger, ALIMENTS renvoie *en extension* à la vaste classe de tous les objets comestibles. Concrètement cela se traduit, lors du recueil du matériel représentationnel auprès des sources, par l'apparition d'une liste en extension des objets comestibles. Toujours dans le cas de manger, le noyau PRENDRE est le paradigme de toutes les actions de « prise » possible (ex. mordre, attraper, aspirer, etc.). Le sujet choisit parmi celles-ci celle précisément qui est adaptée au contexte, en particulier, à l'aliment en question (ex. une pomme : mordre).

² C'est un fait bien documenté, notamment en ce qui concerne la littérature sur les stéréotypes, la reconstruction de schémas lors de l'anamnèse, les fausses reconnaissances etc.)

L'existence de ces paradigmes fait que le sujet identifie les éléments du contexte comme parties d'activités potentielles (ex. : pomme = aliment à manger). Naturellement, tout objet est polysémique, au sens où il peut participer de plusieurs activités. Dans les situations réelles, la conjonction de plusieurs objets contribue à faire émerger la représentation adaptée, intersection entre les représentations suggérées par les différents objets. Pour le sujet qui perçoit *aussi* la présence de la faim (DESIR), l'objet pomme perd son ambiguïté et devient d'abord un ALIMENT. Puis, DESIR et ALIMENT entraînent par association l'émergence de la représentation du manger, sous une forme adaptée à ce contexte particulier.

L'action est adaptée *par construction*, et c'est toute l'élégance du mécanisme. En effet, la représentation se reconstruit en contexte à partir des éléments instanciés ; et peut donc s'exécuter avec les objets disponibles. Par exemple, le sujet mangera précisément *cette* pomme qui par sa présence a fait émerger la représentation. La représentation n'est mobilisée que si elle est exécutable.

La structure paradigmatique de la représentation sociale explique sa remarquable capacité opérationnelle, en permettant une application combinatoire finement adaptée aux situations, bien que fonctionnant sur un schéma unique et simple. La construction des bonnes représentations est une opération aussi difficile que l'écriture de bons modes d'emploi ou la mise au point de bons outils. Malgré leur aspect banal, les représentations qui constituent notre sens commun résultent d'une laborieuse sédimentation de l'expérience de générations de sujets. Cette construction historiquement située apparaît clairement dans les variations entre cultures. Par exemple, les chiens, les escargots, peuvent ou non être considérés comme ALIMENT selon les cultures.

La coévolution des pratiques et de représentations

Quel lien les représentations entretiennent-elles avec les pratiques ? L'analyse des comportements alimentaires, obtenue à travers une analyse détaillée des pratiques, permet de distinguer différentes stratégies de consommation alimentaire, qui sont préférentiellement adoptées par différents types de consommateurs. Nous avons repéré, à travers des enquêtes lourdes sur de grands échantillons, sept grandes stratégies adoptées par les Français. Par exemple, les familles avec enfants, qui doivent gérer une logistique plus rigide et lourde que les familles sans enfants, adoptent des stratégies d'approvisionnement, de stockage, de préparation culinaire spécifiques. A l'opposé le « célibataire campeur » (encadré 1), plutôt jeune et plus intéressé par la socialité que par l'alimentation, va adopter des comportements très différents de ces familles, ou de personnes plus âgées. Le type d'habitat, le niveau de revenu, la position dans le cycle de vie ont une influence déterminante. Chez certaines populations, certains aspects de la représentation

sont développés par l'usage, de même que les tennismen ont un bras plus développé par la pratique. Ainsi, chez les personnes âgées, les aspects liés à la problématique de l'équilibre, et de la santé (notamment dans les noyaux REMPLIR et VIVRE) sont plus développés.

Ces variations ne portent pas seulement sur les représentations générales, comme celle de manger, mais également sur les représentations d'objets particuliers. Ainsi, les représentations du *beurre* ou du *sucre* varient considérablement selon que les sujets suivent ou non un régime restrictif. Là encore, les représentations produisent pour le sujet des interprétations des objets du monde qui préparent directement ses comportements.

A pratiques différentes donc, représentations légèrement différentes. Car la représentation guide les pratiques, mais réciproquement ces dernières contribuent à construire la représentation. Dans ce mécanisme de genèse croisée de type poule et œuf, la représentation et les pratiques évoluent progressivement en parallèle. Les représentations varient donc dans l'espace social. Mais, on l'a dit, les variations restent relativement faibles, et en ce sens la représentation est véritablement un instrument partagé. C'est bien la même représentation, à peine modifiée, qui va servir à un même individu au cours de sa vie, à se conduire à 20 ans en « célibataire campeur », et à 70 en « traditionnel âgé ». Dans les deux états, il connaît à peu près l'ensemble des conduites possibles, et n'applique que celles qui s'appliquent à son cas. On voit ainsi le père de famille bien installé, habitué à manger des repas structurés à heure fixe, revenir au schéma du campeur grignotant une boîte de raviolis sur un coin de table, quand il se retrouve seul. Inversement, le « célibataire campeur », même s'il ne connaît pas dans le détail les pratiques d'approvisionnement et de stockage (hypermarché, congélateur...) typiques des familles avec enfant, en possède cependant déjà une idée assez précise qui lui a été transmise par l'exemple parental, la publicité, etc. lors de son apprentissage du sens commun. Il y a également des évolutions historiques : la représentation du manger d'aujourd'hui n'est plus exactement celle d'il y a un siècle, ce qui permet à la représentation, historiquement, d'être adaptée à son contexte d'application.

Pensée magique et représentations

Le sujet utilise ses représentations précisément pour se simplifier la vie, il a donc tendance à les appliquer de manière systématique. Or, la représentation, étant un modèle mental simplifié, a des limites d'application. Dans les situations atypiques, elle peut produire des erreurs d'interprétation. Le sujet croit reconnaître à tort un objet ou une procédure, applique le schéma mental habituel, et obtient des résultats inadéquats. Cela se produit d'autant plus que le sujet a à sa disposition un répertoire plus restreint de représentations. Il ne peut interpréter qu'avec les instruments de pensée dont il dispose : pour celui qui n'a qu'un marteau, tout ressemble à un clou. L'application abusive des

représentations à des situations où elle n'est plus pertinente entraîne des comportements qui paraissent « irrationnels ».

Prenons à nouveau le cas de manger. La structure de la représentation explique la « pensée magique alimentaire» qui a tant intrigué les anthropologues. On observe, aussi bien chez les sujets les plus diplômés que chez l'homme de la rue des sociétés qu'on a longtemps appelées primitives, des croyances et des comportements en fort décalage avec la rationalité nutritionnelle. Ainsi, les sujets refuseront vigoureusement d'ingérer des substances psychologiquement « contaminées » sans pour autant que leur valeur nutritive soit mauvaise ou qu'elles présentent un quelconque danger sanitaire. C'est par exemple ce qu'ont montré Paul Rozin et ses collaborateurs à propos d'un verre de jus d'orange dans lequel on a trempé un cafard (même si celui-ci a été au préalable stérilisé dans une étuve sous les yeux du sujet), un morceau de chocolat en forme de crotte de chien, ou encore la salive de quelqu'un d'autre présentée, même stérilisée, dans un verre.

Ces « bizarreries » (du point de vue des sciences exactes) s'expliquent dans la théorie des représentations par le mécanisme d'*articulation*, qui produit des raisonnements par enchaînement des éléments de la représentation. Les articulations sont des chaînes de type si/alors constituées d'éléments de la représentation. Or, le principe d'incorporation est « câblé » dans certaines articulations de la représentation du manger. Elle contient, par construction, l'articulation suivante : si PRENDRE (ALIMENT) alors / REMPLIR. Autrement dit, pour simplifier, quand j'ingère un aliment, alors je me sens rempli. Cette chaîne de sens a valeur de vérité inévitable pour le sujet, elle a notamment été validée des milliers de fois lors de la tétée, avant même le stade verbal. La traduction psychique de cette chaîne est : « si j'ingère un objet avec certaines propriétés, alors j'en intègre à moi-même ces propriétés ». Et donc je crois que manger l'aliment souillé me souillera ; et je le croirai, inconsciemment, même si l'on me persuade consciemment, scientifiquement, du contraire ; sinon je devrais changer la structure même du modèle mental qui me sert plusieurs fois par jour à me nourrir. La communication dans la crise de la vache folle, ou dans l'affaire des OGM (Organismes Génétiquement Modifiés) gagneraient à être examinées à la lumière de ces mécanismes psychiques.

D'une manière générale, puisque les sujets vivent le monde à travers le prisme de leurs représentations, ce sont les propriétés de celles-ci qui expliqueront le mieux les attitudes et les comportements. Au-delà de son intérêt théorique pour la compréhension de la cognition au quotidien, leur étude a donc des applications dans une large variété de domaines qui cherchent à comprendre ou modifier les comportements, des politiques publiques au marketing en passant par la didactique, l'ingénierie de conception, ou la communication.

Encadré : l'interrogation du dictionnaire par associations libres.

La langue participe de la mémoire d'une population. Le réseau d'association qui lie les mots les uns aux autres retrace le sens construit par la culture. On peut en extraire la structure de représentations sociales par la méthode d'association libre. C'est ce que j'ai fait avec le grand Robert en 9 volumes, pour « manger ». Chaque entrée lexicale du dictionnaire comporte, après la définition du terme, une liste de termes associés: les synonymes, analogues et dérivés. J'ai recueilli ces associations, comme si le Grand Robert était un *porte-parole* de notre culture, comme on interrogerait un humain en lui demandant : « si je vous dis manger, quels sont les mots qui vous viennent à l'esprit ? ».

Pour "manger", je dispose ainsi d'une première liste de 144 analogues (par exemple : dévorer, engloutir, avaler, dîner, aliment, etc.) Chaque analogue fournit, à son tour, une liste d'analogues. On obtient un corpus constitué des 588 définitions, en texte intégral, de tous les synonymes, analogues, et dérivés du premier et deuxième ordre du mot manger (soit à peu près 500 pages de texte). Ce corpus, découpé en énoncés avec des algorithmes de segmentation empruntés à l'informatique linguistique, peut être analysé par des méthodes statistiques dérivées des travaux de Harris et de Benzecri, notamment la classification descendante croisée (Reinert, 1987, 1990) qui se rapproche de mécanismes cognitifs humains (Lahlou, 1996). La classification livre directement les éléments de base de la représentation sociale sous forme de sous-réseaux de termes associés.

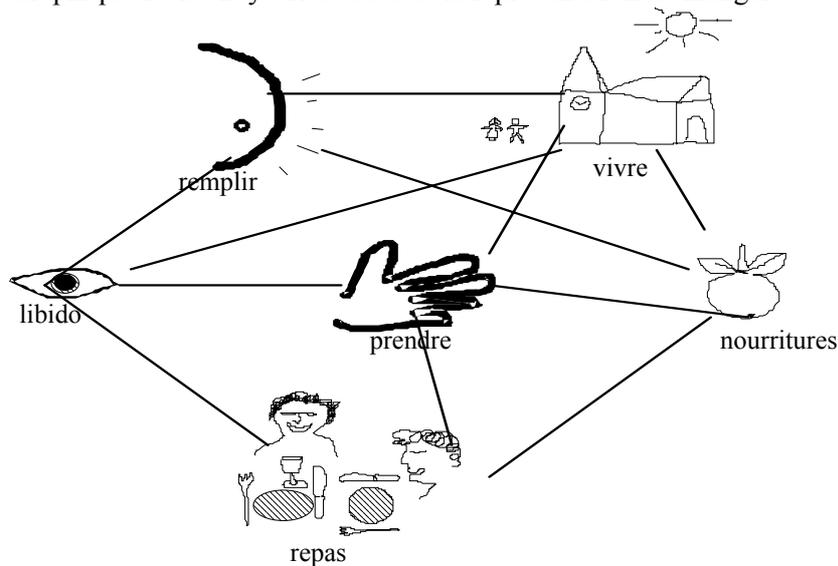
L'analyse du corpus Robert fournit ici 6 éléments : DESIR, PRENDRE, NOURRITURE, REPAS, REMPLIR et VIVRE. La classe DESIR est caractérisée par les traits suivants : *désir, faim, appétit, soif, satisfaire, envie, convoite, assouvi, rassasier, avidité, apaiser, dévorer, avide, affamé, cupide, contenter, besoin, ardent, curiosité, excité, yeux, passion, regard, tendance, attrait, glouton, éprouve, amour, sexuel, instinct, vouloir.*, etc. La liste complète comporte des dizaines de termes, qui renvoient d'abord à une pulsion, une appétence, la *faim*. La classe est plus générale dans son contenu. Elle inclut des *désirs* non alimentaires : curiosité, cupidité, désir sexuel. Son caractère intense et primitif apparaît nettement avec des traits comme *avidité, ardent, besoin*. La seconde classe dont les traits renvoient à un opérateur d'action, a des traits caractéristiques essentiellement verbaux : *touche, attrape, prendre, main, nez, attaque, embrasse, baise, joue, mordre, ventre, saisir, battre, lèvre, ouverture, doigt, bras, serre, ouvrir, tirer, aspire, langue, dent, mouvement, bouche...* On a affaire ici à une classe actionnelle, avec une connotation agonistique (*attaquer, mordre, saisir, battre, serrer, fondre sur...*). Cette classe d'appropriation est chargée de connotations violentes, agressives, pleine de dents, de mains voraces et d'une intensité qu'on imagine mieux chez un nourrisson affamé ou un chasseur préhistorique que chez le Grand Robert.

La troisième classe renvoie aux NOURRITURES, ses traits sont une interminable liste de choses comestibles. Les autres noyaux sont : REPAS, qui

apparaît essentiellement avec une connotation de partage social ritualisé, REMPLIR, chargé de connotations physiologiques renvoyant à un équilibre entre le *trop* et le *pas assez*, et enfin VIVRE, qui renvoie à une problématique existentielle plus générale avec des aspects sociaux et moraux (bon/mauvais...). Le graphique (1) montre les classes et leur importance respective en % dans le discours.

Comme on voit, la représentation sociale est à la fois très proche du processus physiologique de nutrition, et plus riche puisqu'elle inclut aussi des éléments sociaux : REPAS, VIVRE. Elle se démarque de la définition proprement dite dans le dictionnaire. On notera que les classes tirées du dictionnaire sont les mêmes que celles qui ont été obtenues, indépendamment, par l'application de la méthode des associations libres par enquête sur un échantillon (N=1600) représentatif de la population française adulte, même si la taille des classes obtenues varie légèrement entre les deux sources. Cela montre qu'il s'agit de structures culturelles très robustes.

Graphique 1 : les noyaux de base de la représentation du manger



Encadré 2 : Le célibataire campeur

Figure 1: Les célibataires campeurs

ici, illustration

** qui sont-ils ? (Figure 1)*

Des célibataires urbains, assez parisiens, jeunes (âge moyen: 38 ans, médiane 28,5 ans), plutôt sans religion, d'un bon niveau d'études, travaillant dans le tertiaire, avec des revenus plutôt faibles mais qui doivent être rapportés au fait qu'il s'agit de personnes seules. Ils sont locataires d'un studio ou d'un appartement avec une petite cuisine (quand ils en ont une) très mal équipée, et possèdent peu d'animaux domestiques. Ils lisent des quotidiens et des hebdomadaires d'information et/ou des journaux sportifs. Pour eux, le sucre évoque le café, et le beurre les tartines et les sandwiches. Ils fument, boivent beaucoup d'alcool, et ne font pas de régime. Ils sont 7% des ménages à l'époque de l'enquête.

** leur comportement*

Il s'approvisionnent au jour le jour en supérette ou chez l'épicier, n'ont pas de stock alimentaire et jettent beaucoup de produits périmés. Ils consacrent assez peu de temps aux courses (médiane : 1 h 40 mn par semaine). Ils n'ont pas d'équipement de stockage en froid négatif, c'est-à-dire de congélateur. Leur budget est important compte tenu du peu qu'ils mangent effectivement. Ils ne font jamais de pâtisserie. La préparation d'un dîner ordinaire est très courte, elle dure 17 mn en semaine, et 26 mn le week-end. Ils ne préparent pas leurs repas, en sautent fréquemment, ou font des repas froids ou à plat unique, mais ne mangent pas dans la cuisine. Du point de vue de l'organisation quotidienne de la prise alimentaire, ils déjeunent et dînent souvent dehors (notamment chez des proches), et ont tout aussi souvent des invités. Ils n'ont pas d'heure fixe, mais dînent (très) tard. Quand ils sont seuls, l'important est que « ça aille vite » (22 mn contre 30 mn pour les autres stratégies): le repas est alors purement utilitaire et ils s'intéressent surtout au contenu de l'assiette. Ce sont des grignoteurs.

** que mangent-ils ?*

Ils ne mangent pas, ou peu, de pommes de terre fraîches en vrac, ni de viande fraîche à la coupe. Ils mangent un peu "n'importe quoi" du moment que c'est facile à préparer. Ils sont sur-consommateurs de plats cuisinés sous toutes leurs formes, de pains préemballés, de potages en brique, de « 4ème gamme » (salades en sachet...), de gin, de plats allégés, de café moulu normal, de purée en flocons, de pains spéciaux, de vodka, de thé, de chips, de cocktails, de vinaigrette toute prête, de légumes cuisinés surgelés, de sucre roux. Ils mangent souvent des pâtes.